

logo not found or type unknown

Title Yahya Hakki (1905-1992) / par Jacques Jomier, o.p.
MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
Contained in / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume 22 (1995)
pages 95-100
URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/75292>

Yahya HAKKI (1905-1992)

par

Jacques JOMIER, o.p.

Dans les premiers jours de décembre 1992, au Caire, Dieu rappelait à Lui un des grands écrivains de l'Égypte contemporaine, Yahya Hakki. Celui-ci laissait une œuvre aux aspects variés — nouvelles, romans, critique littéraire, souvenirs, etc. — qui a marqué la Renaissance arabe, la *Nahḍa*; il laissait surtout de nombreux amis et admirateurs que sa finesse, son humour, sa délicatesse avaient beaucoup touchés. L'équipe de l'IDEO était toujours heureuse de le retrouver, et, à une époque où l'intérêt principal — pour ne pas dire exclusif — des orientalistes était centré sur les auteurs du passé, nous avons toujours cru juste, ou simplement normal, de parler de lui¹. Aujourd'hui, après quarante ans, l'atmosphère a bien changé et les occidentaux ont découvert, puis estimé, la littérature arabe moderne. Que le prix Nobel de littérature ait été décerné en 1988 à Naguib Mahfouz en est le signe le plus éloquent.

La vie de Yahya Hakki révèle le fond de son caractère, sa sagesse et surtout les espoirs qu'il avait mis dans la langue arabe, lorsqu'on le voit se dresser sur ses ergots pour la défendre contre des critiques de certains orientalistes. Il la savait, la proclamait capable d'être une vraie langue de civilisation, l'une des grandes langues du monde; il le montra par son œuvre même. Si la langue arabe s'était laissée distancer, la faute en revenait, pour lui, à ceux qui l'utilisaient pour du verbiage au lieu de faire rendre à chacun de ses mots tout le sens dont il était porteur. Turc par ses ancêtres, né dans une famille transplantée en Égypte, il y avait poussé de vraies racines et les plaisanteries si traditionnelles aux bords du Nil venaient chez lui comme d'une seconde nature. Il ne résistait pas au plaisir de raconter des histoires dont on pourrait dire, à l'italienne, *si non e vero, e bene trovato*. Ainsi cette *nokta* que je lui ai entendu

répéter à plusieurs reprises: cet orientaliste qui aurait traduit par «Les anges pieds-nus autour du Trône», les premiers mots de Coran 39,75 signifiant «Les anges massés [ou en cercle] autour du Trône»; le terme *ḥāffīn* avec un *tashdīd* est le participe actif d'un verbe signifiant entourer (racine *ḤFF*), au contraire, celui qui lit mal et voit *ḥāfīn* (racine *ḤFW*) comprendra «qui marchent nus-pieds».

Pour lui rendre un dernier hommage, nous pensons qu'il est inutile d'évoquer l'ensemble de son œuvre. À l'heure où des professeurs d'enseignement supérieur (universités, instituts...), de plus en plus nombreux, étudient la littérature arabe contemporaine, mieux vaut renvoyer à leurs travaux. Pour les bibliographies, et spécialement celle de Yahya Hakki, les fiches publiées par le PISAI — initiales du nom italien de l'Institut pontifical d'études arabes et islamiques, à Rome — représentent un des outils de travail les plus précieux. De même, plusieurs traductions françaises d'œuvres de Yahya Hakki par Charles Vial, qui est nettement plus jeune que lui mais lui était uni par des liens de profonde amitié, sont ou bien publiées ou bien sur le point de l'être². Nous voudrions seulement attirer l'attention sur une brève autobiographie que Yahya Hakki a datée de mai 1974. Elle figurait en tête de l'édition complète de ses œuvres, 1975. En tout cas, elle fut reprise dans un recueil d'anciens articles que les éditions al-Hilāl ont publié en janvier 1992, quelques mois avant sa mort³. Bien des textes ainsi réédités — avec mention du journal ou de la revue d'où chacun est tiré, et de la date de parution — présentent un caractère de souvenirs personnels. Ainsi la description de la sortie du *Mahmal* au Caire durant les fêtes officielles qui se célébraient lors du départ comme au retour du pèlerinage annuel à la Mekke, dont la traduction figure à la suite de cet hommage. Il y évoque le spectacle qu'encore enfant, élève à l'école coranique du *sebil* Umm-e 'Abbas, il contemplant, avec toute sa classe alignée sur les marches de ce fameux *sebil*, situé dans le Caire médiéval.

Cette autobiographie, dit-il, lui avait été demandée. Avons-nous le droit d'ajouter qu'en 1974, Yahya approchait des soixante-dix ans; des difficultés du côté de la vue, et d'autres ennuis de santé, avaient entraîné chez lui une certaine lassitude et ceux qui l'aimaient et l'admiraient pouvaient craindre qu'il ne se laisse aller et cesse d'écrire. L'inciter à raconter sa vie: était-ce une ruse pour le pousser à réagir? En tout cas, ce fut une heureuse initiative qui nous a valu des pages savoureuses: une longue conversation sur la langue arabe, d'un côté, et, de l'autre, sa propre famille, les grandes figures de son époque qu'il côtoya, l'histoire de l'Égypte, ainsi que bien des regards sur les pays voisins dans lesquels il vécut comme diplomate. Nous sommes loin, Dieu merci, d'une sèche et minutieuse présentation d'états de service comme il est cou-

tume d'en établir pour les dossiers administratifs. Yahya expose librement ce qui lui vient à l'esprit, ce qu'il lui semble important de livrer.

Le début donne le ton que l'on retrouvera constamment:

«Il m'a été demandé d'écrire ici mon autobiographie.
Parler de soi même!
Quel délire ensorcelant, sous des airs de fausse humilité!»

Les lignes suivantes laissent le lecteur en suspens. Yahya va-t-il acquiescer ou s'esquiver? Et, peu à peu, une atmosphère se crée pendant qu'il évoque des instants de découverte, ou l'art et sa baguette magique, ou encore le cercle qui lui a permis de s'épanouir, et comment il s'est dégagé du style des *maqāmāt*, pour en venir au conte, à la nouvelle... Plusieurs pages mériteraient d'être longuement étudiées et discutées, en particulier lorsqu'il s'élève contre les critiques faites à la langue arabe par ceux qui la jugent incapable d'exprimer tout ce qu'expriment les langues occidentales:

«Tout cela n'est que mensonge sur mensonge, suprême imbécillité. La langue n'est pas une entité indépendante de la pensée qui la guide».

Et il conclut que si la langue arabe est mise au service d'une pensée claire et profonde, elle exprimera ce qu'exprime toute langue. Si elle ne le fait pas, le blâme est à jeter sur l'écrivain et non pas sur la langue. Il prend aussi la défense de l'arabe classique contre la séduction des dialectes arabes, puis il cherche les causes de la pauvreté artistique des productions qui virent le jour au début de la renaissance arabe.

Bref, dans le premier tiers du présent texte Yahya Hakki traite des questions qui lui tinrent le plus à cœur (p. 11-24 dans l'édition *al-Hilāl*). Est-ce l'autobiographie demandée? En un sens oui, car tout ce qui sera dit ensuite montrera comment son milieu familial, son éducation et les hasards de la vie l'ont peu à peu conduit à de telles convictions. Sans cette sorte de mise en train, le lecteur risquerait de s'impacienter et de passer outre au lieu de suivre Yahya tout au long de son récit; la portée de bien des faits de l'autobiographie lui échapperait.

Le récit proprement dit de sa vie commence avec l'arrivée en Égypte de son grand père Ibrahim Hakki, venant de Grèce. C'était au XIX^e siècle, et une tante maternelle de ce grand-père occupait alors un poste dans l'administration des palais du Khédivé Isma'îl. Grâce à elle, il entra au service du gouvernement égyptien et fut nommé en province. Ce fut le premier pas dans l'égyptianisation — si

l'on peut dire — de la famille. L'étape suivante fut franchie grâce à la religion: le père de Yahya Hakki, qui était le fils aîné d'Ibrahim, passa par l'Azhar puis, après quelque temps dans une école française, obtint une situation au ministère des *Waqf*; il aimait la langue arabe et, comme il portait robe et turban, il lui arriva d'être appelé à présider la prière du vendredi à la mosquée en l'absence de l'imam; en outre, comme il lui fallait prêcher, il lut un jour un long extrait d'une des «séances» de Ḥarīrī; avec humour, Yahya ajoute que tous admirèrent son éloquence bien qu'ils n'aient pas compris le moindre mot du sermon. Tout cela avec, de plus, les productions en arabe d'un oncle de Yahya, récits ou pièces de théâtre, qui maintenaient dans la famille une atmosphère de respect, mêlé de familiarité, pour l'arabe littéraire.

Yahya avait-il du sang égyptien dans les veines? Il ne dit rien de ses grands-mères. Sa mère était fille d'un père turc travaillant en Égypte et Yahya naquit le 7 janvier 1905, il était le troisième fils. Ses études et l'atmosphère familiale lui donnèrent le goût de la lecture. Par contre il n'appréciait guère la sévérité des maîtres d'école primaire, et surtout il ne comprenait rien à certains détails de droit musulman touchant la production agricole. Lui, petit citadin, enraciné dans le quartier de Sayyeda Zeinab, au Caire — comme Naguib Mahfouz le fut dans celui de Sayyedna Hosayn — ne devait en découvrir le sens que lorsqu'il devint fonctionnaire en Haute-Égypte.

Son école primaire avait eu jadis comme élève Mustafa Kamel (1874-1908), le héros national, et, de son temps même, d'autres grands noms y étudièrent. Cette autobiographie le situe bien par rapport à l'histoire de l'Égypte. Yahya échoua la première année; ce fut son premier et dernier échec scolaire car il ne voulut pas décevoir sa mère, ni lui donner l'occasion de se mettre en colère. On sent, à travers les lignes qu'il consacre à sa mère, toute la délicatesse de son affection; en particulier il rappelle comment, grâce à elle, les repas familiaux se passaient dans la joie et le rire.

Il aurait aimé être médecin mais, pour pouvoir aider plus tôt sa famille, il s'engagea dans des études de droit; là encore il rencontra de futurs grands noms de l'Égypte moderne. Ses études secondaires coïncidèrent avec le mouvement nationaliste des années 1919-1920 dont son œuvre devait garder la trace. Il fait allusion à ses lectures de littérature arabe et anglaise, à son admiration pour le roman russe. Après divers stages qui suivirent sa licence, il fut nommé assistant administrateur (*mo'āwen li-l-idāra*) à Manfalout. Ce poste dans lequel il travailla deux ans (1927-1929) lui permit,

il le dit lui-même, «de connaître mon pays et ses habitants comme d'être mêlé de près aux *fellāhīn*; je vécus dans les champs au milieu des plantes et des cultures, mangeai de l'oignon, ...». Il éprouva aussi un bonheur simple, celui d'être tout le long du jour en compagnie d'un âne qui lui servait de monture. Ce furent deux années de découvertes dont il fait part au lecteur, et qui lui inspirèrent un livre de souvenirs, *Khallihā 'alā llāh*, et des nouvelles rassemblées ensuite dans le recueil «Sang et glèbe» (*Dimā wa ṭīn*), sans compter de nombreuses retombées ailleurs.

En 1929 se produisit le second grand changement dans l'orientation de sa vie. Allongé sur son lit pour une sieste, il parcourait un journal lorsque ses yeux tombèrent par hasard sur une annonce du ministère des affaires étrangères: un concours allait être ouvert pour des postes de secrétaires, chargés des archives, dans les consulats et les délégations. Il s'inscrivit, réussit, et entra ainsi dans une carrière diplomatique qui devait durer environ vingt-cinq années, et quelles années! En 1929-1930, il était à Djeddah dans un consulat en situation particulière à la suite de la rupture des relations diplomatiques entre l'Égypte et l'Arabie Séoudite. Un incident qui avait fait à la Mekke des morts et des blessés en 1926 en avait été le prétexte: la musique qui accompagnait le *Maḥmal* n'avait pas obtempéré aux injonctions de pèlerins wahhabites pour qui la musique était maudite, ils avaient voulu la faire taire... à coup de pierres, et l'affaire s'était envenimée. En fait les Séoudiens qui venaient de conquérir les lieux saints n'entendaient pas tolérer cette présence du *Maḥmal*, symbole de la protection de pays étrangers. Ils voulaient faire savoir qu'ils étaient les seuls maîtres de ces lieux saints de l'islam.

À Djeddah, il eut un contact avec des pèlerins venus de tous les horizons du monde musulman. Il fut nommé ensuite à Istanbul où il resta quatre ans; ce fut pour lui un contact avec le laïcisme d'Ataturk. Il apprit la langue de ses ancêtres, qui ne se trouvait parlée dans sa famille que par ses parents lorsqu'ils étaient en colère et voulaient donner plus de force à leurs injonctions ou à leurs réprimandes. Quatre ans en Turquie, puis cinq ans dans la Rome de Mussolini. Ses contacts avec l'Europe s'intensifient: il ne s'agit plus seulement d'une rencontre d'individus isolés, comme Philby dont il avait affronté la mentalité à Djeddah, mais d'une relation avec tout un héritage culturel du passé. Malgré tout, l'histoire moderne tenait pour lui la première place, avec les remous de l'entre deux guerres (il entendit même Hitler).

En 1939, il revint en Égypte au ministère même des Affaires Étrangères, dans la situation de la guerre et des pressions anglaises. En 1942, il se maria et eut une fille,

son unique fille, car sa femme mourut à la naissance du bébé; ce fut pour lui une très grande souffrance.

C'est probablement à cette époque qu'il prononça une conférence sur le thème: «Notre besoin d'un style nouveau», actuellement accessible dans son livre *Khaṭawāt fi-l-naqd*. Dans son autobiographie, il regrette que l'on parle seulement de ses romans, en oubliant les appels qu'il avait lancés pour un renouvellement du style arabe, pour l'utilisation des mots dans leur sens obvie, car les mots, pour lui, sont les réceptacles de la pensée, et la clarté de la pensée requiert un style précis.

Durant l'après guerre, en 1949, il fut nommé premier secrétaire à l'ambassade d'Égypte à Paris. Peu après se produisit le troisième grand changement d'orientation de sa vie. En 1954, il se remaria; comme sa seconde femme n'était pas égyptienne mais française, il jugea bon de quitter la diplomatie. Il avait été pourtant auparavant nommé conseiller d'ambassade à Ankara, en 1952, puis ministre plénipotentiaire en Libye.

Un bref stage au ministère du commerce et de l'industrie fut suivi par des postes dans le monde de la culture et des arts. Appelé d'abord à la direction des arts au Ministère de l'Oriental National (1955-1958), il fut ensuite conseiller à la Bibliothèque Nationale (*Dār al-Kutub*). En 1962, il devint rédacteur en chef de la revue mensuelle officielle *al-Majalla*. En 1969, il obtint le prix d'État (*taqdīriyya*) pour l'ensemble de son œuvre.

La fin du texte aborde à nouveau ses idées sur la littérature, ses œuvres et le mouvement littéraire en Égypte. Pour le dire en un mot, nous avons dans cette autobiographie la meilleure introduction qui soit à l'étude de Yahya Haqqi, de son œuvre, de sa finesse, de sa sagesse; bien plus, le regard qu'il jette sur la langue arabe est fort utile à connaître pour qui ne veut pas passer à côté de vraies richesses, de réelles possibilités, sans les voir.

Le texte dont nous allons lire la traduction, annoncée précédemment, est extrait du petit recueil mentionné ci-dessus (cité note 3, pp. 130-144); il avait d'abord été publié dans *al-Missa'* (26/9/1966 p. 6) et il faisait suite à un article paru la semaine précédente dans le même journal, où Yahya Hakki racontait avec humour toutes les ruses auxquelles il fallait recourir si l'on voulait entendre un peu de musique, même orientale, dans l'Arabie Séoudite de cette époque. Mais cette fois-ci les choses vont tourner très mal...